



# La Gazette du 221B

Webzine d'études et d'actualités sur l'univers de Sherlock Holmes

Edito

## Réguliers et irréguliers



Irréguliers... comme ceux de Baker Street, auxquels Netflix a récemment consacré une série « reboot » qui nous a laissés pour le moins agacés.

Irrégulier aussi, comme Vincent Starret, ce personnage fascinant, polymathe, qui fut l'un des fondateurs des BSI de New York sur lequel Ray Betzner nous a accordé une passionnante interview.

Régulière, en revanche, est la relation qui unit Bonnie MacBird et notre magazine. À l'occasion de la sortie de chacun de ses romans holmésiens, elle prend le temps de répondre à nos questions, et on ne saurait lui en être plus reconnaissant.

Réguliers enfin, les contributeurs de ce numéro : Nathalie, Robin, Xavier... Merci de faire vivre La Gazette.

Sommaire



Édito et news de l'univers de Sherlock Holmes..... p 1

Chronique du cinéma holmésien ..... p 2 à 7

*The Irregulars*, par Xavier Bargaue..... p 2

*Vienna Blood*, par Nathalie Bretecher..... p 6

Interview : Bonnie MacBird à propos de son nouveau roman *The Three Locks*..... p 8

Réflexions sur *Les Six Napoléons*, par Robin Rowles..... p 13

Interview de Ray Betzner, auteur du blog *Studies in Starrett* ..... p 16

Chronique de la littérature au temps de Sherlock Holmes : les femmes détectives dans la littérature victorienne, par Fabienne Courouge ..... p 21

Actualités holmésiennes



## Netflix annonce un deuxième volet d'Enola Holmes

Le 13 mai dernier, le géant du streaming a confirmé sur les réseaux sociaux que les aventures de la cadette de la famille Holmes allaient connaître une suite.

Millie Bobby Brown et Henry Cavill ont d'ores et déjà annoncé qu'ils reprendraient leurs rôles : Enola pour la première et Sherlock pour le second.

Le second volet se basera sur le livre *L'Affaire Lady Alistair*. Enola Holmes sera toujours recherchée par ses frères et se fait désormais passer pour la secrétaire du Dr. Ragostin, spécialiste en disparitions.

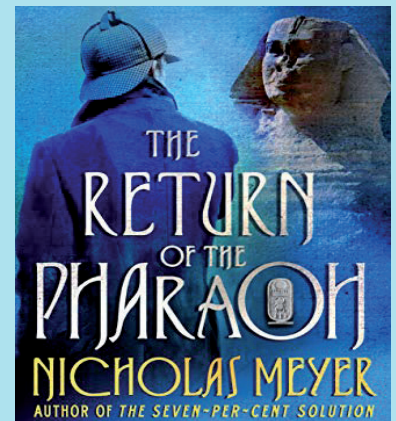


## The Sherlock Holmes Review renaît

Nous vous l'avions annoncé dans un précédent numéro, la mythique *Sherlock Holmes Review* s'offre une renaissance dans une version 2021 modernisée.

Pour autant, ce magazine qui a révolutionné le monde des publications holmésiennes au milieu des années 80 entend bien rester fidèle à ses valeurs : concilier joyeusement analyses érudite du Canon, articles consacrés à la culture populaire holmésienne et productions écrites et visuelles originales.

Rendez-vous en juillet sur le site de [Wessex Press](http://Wessex Press) pour obtenir un exemplaire du premier numéro



## The Return of the Pharaoh de Nicholas Meyer

Après plusieurs années consacrées à d'autres activités, l'auteur de *La Solution à 7%* et de *L'Horreur du West End* semble revenu à ses amours holmésiennes. Après *The Adventure of the Peculiar Protocols*, paru en 2019, un nouvel opus intitulé *The Return of the Pharaoh* arrivera sur les étals des libraires avant la fin de l'année.

Sortie prévue le 9 novembre 2021



# La Gazette du 221B

275 productions holmésiennes au compteur d'IMDB... Cela valait bien une rubrique dans la Gazette du 221B. Eh bien, la voici ! Dans chaque numéro, Xavier Bargue, érudit et passionné de séries et films holmésiens, va braquer les projecteurs sur un de ses coups de coeur ou ses coups de gueule.

## CHRONIQUES DU CINÉMA HOLMÉSIEEN : LES IRRÉGULIERS DE BAKER STREET : UNE SÉRIE TRÈS... IRRÉGULIÈRE ?



Xavier BARGUE  
Le Cercle holmésien de Paris  
[cercleholmesia.fr](http://cercleholmesia.fr)

*Avec Les Irréguliers de Baker Street, Netflix nous livre une version violente et macabre de l'univers holmésien, très éloignée de l'esprit du Canon. A fuir !*

On l'attendait comme une petite bouffée d'oxygène dans un contexte de fermeture des salles de cinéma où les nouvelles productions sortent au compte-goutte. Autant dire que le 26 mars, les holmésiens cinéphiles se sont précipités sur la nouvelle série des *Irréguliers de Baker Street* produite par Netflix, dans l'espoir d'y trouver un peu de nouveauté. Manque de chance : cette adaptation de l'univers de Conan Doyle n'a pas grand-chose pour plaire.

Les dix premières minutes suffisent à se faire une idée de la série. Ambiance cauchemardesque à la Lovecraft, musique à mi-chemin entre *Drive* et *Fast & Furious*, match de boxe entre gros durs... mais jolis décors d'inspiration steampunk. Bref, un mélange des genres avec du bon et du mauvais.

### Des BSI un peu agaçants, en pleine crise d'ado

Commençons par le commencement en nous intéressant aux cinq héros de la série, les fameux *Baker Street Irregulars*. On notera que dans cette série, les « gamins des rues » du Canon sont devenus de grands ados (16 - 17 ans) et que le terme d'« Irréguliers de Baker Street » ne s'applique en fait pas à eux, mais au couple formé par Sherlock Holmes et Alice. Nous y reviendrons.

Une chose est sûre, les adolescents forment un groupe pour le moins hétéroclite. D'abord par leur physique : la diversité s'impose pour respecter le « politiquement correct » des séries modernes.

Ainsi Béa a un look asiatique, Spike un style afro-



américain. Pas très crédible en pleine Angleterre victorienne, mais passons. Hétéroclite également par leur statut social : la bande intègre Léo, qui n'est autre que... l'héritier du trône. Léo se balade dans l'East End en tenue d'aristo ! Ca aide sans doute pour passer inaperçu !

Chacun surjoue gentiment le trait de caractère qui lui est attribué : Jessie la fille exceptionnelle mais timide, Béa l'intrépide au cœur sensible, Billy le bagarreur, Spike le réconciliateur et Léo l'aristo

LE REGARD CRITIQUE



voulant échapper aux codes de son rang pour vivre avec des gens plus « vrais ». On notera que Béa semble être l'adaptation du personnage de Wiggins en endossant le rôle de leader du groupe, puisque c'est elle qui se rend généralement au 221B Baker Street pour recevoir des consignes.

Nos chers adolescents, malgré leurs différences, ont un point commun : ils se disputent régulièrement. Tout au long de la série, en parallèle à l'intrigue principale, on assiste à leurs innombrables chamailleries d'ados. Exemple avec ce dialogue entre Béa et Léo, qui s'entendaient pourtant plus que bien : « Quoi, tu m'as menti, tu es en réalité le Prince d'Angleterre ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Va-t-en, je ne veux plus jamais te revoir ! ». De même, lorsque Jessie apprend que Sherlock Holmes est son père (« Je suis ton père... ») et que sa mère faisait les mêmes cauchemars qu'elle, sa réaction est bien sûr de... bouder. Tout est prétexte à ce qu'un membre du groupe se fâche, fasse sa crise et parte en solo avant de se rabibocher. L'alternance du « je t'aime, non finalement je boude » est assez horripilante.

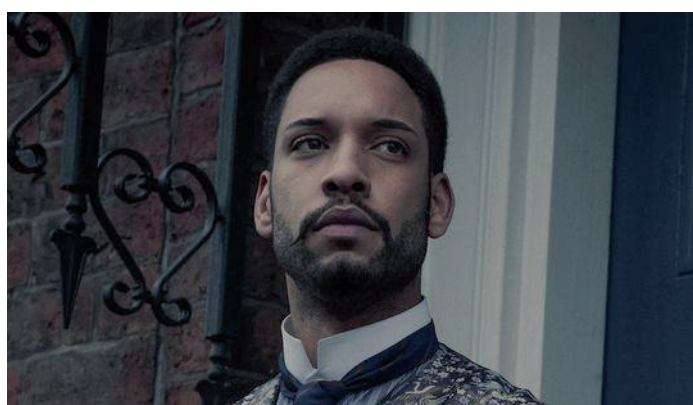
### Une atmosphère à la Jack l'Éventreur



Les affaires sur lesquelles les adolescents enquêtent se révèlent affreusement malsaines. L'ambiance est plus proche de Saw que de l'univers de Sherlock Holmes. Les cauchemars de Jessie, à base de catacombes et d'hommes-corbeaux, sont plus plaisants que les enquêtes elles-mêmes, qui mêlent arrachages de dents, mises en scène macabres, charcuterie du visage, etc. Le mauvais goût est poussé à l'extrême, la violence est gratuite...

Ames sensibles s'abstenir. Au point que l'on comprend mal à qui s'adresse réellement cette série, puisque son niveau de violence élimine a priori une bonne partie du jeune public, tandis que les adultes ne seront pas les premiers fans d'une série centrée sur un groupe d'ados aux émotions instables.

À cela s'ajoute une bonne dose de surnaturel. Les adolescents enquêtent sur des « méchants » dotés de superpouvoirs diaboliques, auxquels s'oppose le superpouvoir quasi-divin de Jessie. Comme souvent dans ces cas-là, ce monde de science-fiction n'est pas des plus cohérents : dans chaque épisode ou presque, le « méchant » semble en mesure de tuer n'importe qui ou d'obtenir ce qu'il souhaite d'un claquement de doigt, mais se lance dans des stratagèmes farfelus pour aboutir à ses fins. Mais il est finalement arrêté juste à temps par les intrépides adolescents. Mouais, mouais, mouais !



### Un Watson en mode « mage noir »

Les enquêtes sont confiées aux adolescents par Watson (original !), qui se révèle toutefois l'un des personnages les plus désagréables de la série. Les scénaristes ont voulu en faire un homme ambigu, dont les sentiments refoulés envers Sherlock Holmes et la jalousie vis-à-vis d'Alice en ont fait un type aigri. Le bon docteur imaginé par Conan Doyle se transforme ici en mage noir cherchant à épater Holmes par sa maîtrise des sciences occultes. On regrettera l'aspect assez ridicule de ce comportement : « Comme il ne m'aimait pas, je suis devenu méchant en espérant qu'il me remarquerait davantage et m'aimerait ». C'est tout simplement niais.

Watson apparaît ainsi comme un personnage brutal qui tire systématiquement la gueule. Il menace sans raison Béa lorsqu'elle cherche à en savoir plus sur Sherlock Holmes. L'idée d'un Watson plus complexe



que le benêt incarné par Nigel Bruce est très bonne sur le papier, mais sa haine permanente n'a ici aucun sens. Son but étant globalement de sauver le monde, il ne pourrait pas s'y prendre plus mal pour réunir autour de lui les alliés indispensables dont il a besoin pour y parvenir. A moins que Watson ait été mélangé par erreur avec le professeur Rogue.

### Un Holmes plus camé qu'au Vatican

Quant à Sherlock Holmes lui-même, il n'apparaît réellement que dans la deuxième moitié de la série, à partir de l'épisode 5. Rien de choquant puisque dans les quatre romans du Canon, Holmes est systématiquement absent de la moitié du récit. On ne lui reprochera donc pas d'être absent de la moitié de la série.

On découvre ici un Holmes totalement drogué : la solution à 7% semble bien mignonne à côté de sa nouvelle addiction à l'opium qui le rend un tantinet nerveux lorsqu'il est en manque. Tout comme Watson, le détective est ici un personnage ambigu, parfois brutal et aigri. Pour autant, le fameux épisode 5 où apparaît ce Holmes instable, est sans doute le

Aux épisodes 7 et 8, on s'énerve de comprendre en filigrane que le « mage du Mississippi » est parvenu à le convaincre de le suivre en lui promettant de revoir sa chère et tendre partie dans l'au-delà. Sherlock manque de maturité, c'est tout simplement agaçant.

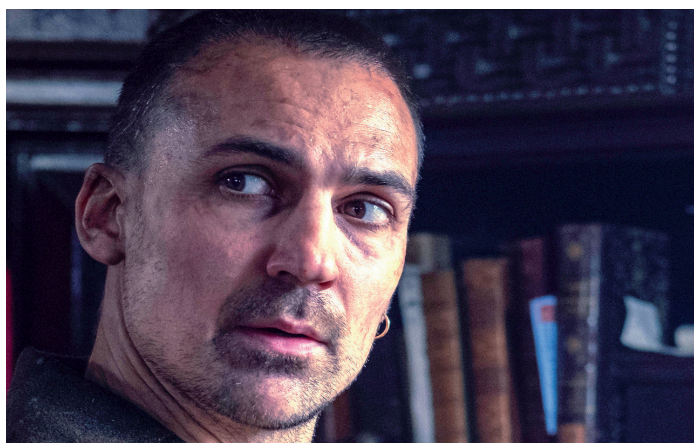


### Une réécriture originale de l'univers holmésien

Pour autant, ne soyons pas mauvaise langue, il y a aussi de bonnes choses dans ce « reboot » de l'univers holmésien. Tout d'abord, on appréciera l'absence de Moriarty, figure lassante du « grand méchant suprême ». Ceci n'empêchera pas Sherlock Holmes de finir par « chuter » dans un gouffre, qui n'est pas celui de Reichenbach cette fois, mais d'une brèche ouverte entre le monde des morts et des vivants. Après tout, pourquoi pas ! Le clin d'œil au Canon est intéressant.

Le personnage d'Alice, version revisitée d'Irène Adler, est également intéressant. Elle illustre la célèbre citation « Pour Holmes, elle est la femme ». La présence d'Alice vient également donner une explication originale à la consommation de drogue de Sherlock Holmes, qui y a trouvé refuge pour compenser son chagrin sentimental. Encore une fois, pourquoi pas !

Le personnage de Mycroft Holmes n'est qu'ébauché le temps d'un épisode, mais reste canonique dans les grandes lignes. Lestrade, en revanche, est dénaturé, transformé en policier haineux pour une raison que l'on ne s'explique pas. Mais on passe outre, tant la colère et la haine sont des sentiments omniprésents dans cette série. On remarquera également que Watson a ici plus d'importance que Holmes, ce qui a l'avantage de le sortir de son traditionnel rôle de faire-valoir.



meilleur et le plus beau de la série. On y découvre en « flash back » le passé (entièrement réinventé) du détective, ainsi que sa joyeuse personnalité « d'avant ». On sourit devant sa mégalomanie (très canonique) et on se plaît à découvrir sa relation tragique avec Alice (pas très canonique) qui fut le grand amour de sa vie.

On regrettera, dans les épisodes suivants, qu'il ne parvienne pas à redevenir le personnage attachant qu'il semblait avoir été dans sa vie passée. Jusqu'à la fin du récit, le détective restera cantonné au rôle du génie déchu, incapable de s'affranchir de ses démons, réagissant de manière puérile face à l'échec.

# La Gazette du 22/B

## Des messages parfois dérangeants

Cette réécriture de l'univers holmésien se révèle toutefois dérangeante par diverses situations ou allusions laissant le spectateur dubitatif.

La série joue à plusieurs reprises sur l'ambiguïté entre « criminel » et « justicier ». Par exemple, dans l'épisode 2 (celui des dents arrachées), la « dentiste » cherche à se venger d'un rentier qui, en augmentant drastiquement les loyers, a poussé son père au suicide. Dès lors, est-elle une criminelle ou une justicière ? Les adolescents décident de sauver l'aristocrate et de tuer eux-mêmes la « dentiste » (d'une manière atroce). À leur tour, sont-ils des criminels ou des justiciers ? La question n'est toutefois pas réellement posée, le but est simplement de nous jeter au visage des situations violentes et perturbantes dont on se passerait volontiers.

Cet exemple se retrouve dans presque tous les autres épisodes sous différentes facettes. Il en va ainsi de la vengeance d'une fillette envers les hommes qui ont abusé d'elle (épisode 4), ou encore de la vengeance de Billy envers un ancien directeur de workhouse (épisodes 5 et 6). A chaque fois, les meurtres commis sont « compréhensibles » en jouant sur cette notion de « criminel justicier ». Au point qu'on se demande si la série n'essaie pas de nous démontrer que faire justice soi-même en tuant ses adversaires est finalement la meilleure des justices. Bizarre tout de même.

Enfin, on notera que dans l'épisode 3, le cercle d'amateurs de paranormal auquel appartient Mycroft s'appelle « Aube Dorée », qui est évidemment le nom du parti néo-nazi grec. L'allusion au nazisme ne s'arrête pas là puisque lors d'une courte séquence de « flash forward », le mage du Mississippi tente de convaincre Jessie que le monde des vivants ne vaut pas le coup d'être sauvé en lui montrant des images des guerres qui se dérouleront au 20<sup>e</sup> siècle, avec une brève apparition de Hitler. Il est troublant que ce soit ici un personnage « diabolique » qui se montre « opposé au nazisme ».



## Une dose de Hitchcock et de Harry Potter

Pour finir sur une note plus légère, évoquons pour terminer quelques emprunts de la série à des univers différents. L'épisode 1, avec ses oiseaux fous qui s'en prennent aux humains, est une allusion évidente aux *Oiseaux* de Hitchcock. On pourrait parler de « reboot » hitchcockien dans un « reboot » holmésien. Reste à savoir s'il faut parler d'allusion ou de plagiat, mais c'est une autre affaire.

Enfin, pour rire un peu, on notera l'existence d'un parallèle entre l'univers de la série et l'univers d'Harry Potter. Jessie correspond à Harry avec ses visions et son statut d'« élue », il lui manque juste une cicatrice au front. La troupe d'ados correspond aux inséparables Harry - Ron - Hermione affrontant des « forces du mal » très supérieures à eux. Sherlock et Alice correspondent à James et Lily Potter, couple sacrifié pour repousser les forces du mal 15 ans auparavant, ayant eu le temps d'enfanter un être d'exception qui se chargera de terminer leur travail. L'épisode 6 nous plonge dans un monde de botanique et de potions très « potterien ». L'homme du Mississippi, qui apparaît dans les rêves de Jessie, correspond à Dumbledore avant de se transformer en Voldemort. Enfin, Watson rappelle l'ambiguïté du professeur Rogue, jaloux du bonheur de James et Lily et devenu expert des sciences occultes, mais qui s'avérera en fin de compte être un précieux allié. On regrettera simplement que l'ambiance de cette série soit infiniment moins joyeuse et plaisante que celle d'Harry Potter...



## CRITIQUE DE VIENNA BLOOD - LES CARNETS DE MAX LIEBERMANN

Lorsque Max Lieberman, un brillant médecin qui a étudié avec Sigmund Freud rencontre Oskar Rheinhardt (Juergen Maurer), un inspecteur de police autrichien rencontrant des difficultés à résoudre une étrange affaire, il lui propose son aide. Les talents scientifiques et la capacité à analyser et comprendre le comportement humain de Max aident alors Oscar à résoudre les affaires les plus complexes de Vienne... Nathalie nous apporte un éclairage sur cette minisérie aux relents holmésiens, adaptée des romans de Frank Tallis.



Par Nathalie BRETECHER  
professeure d'histoire-géographie  
Contact@gazette221B.com

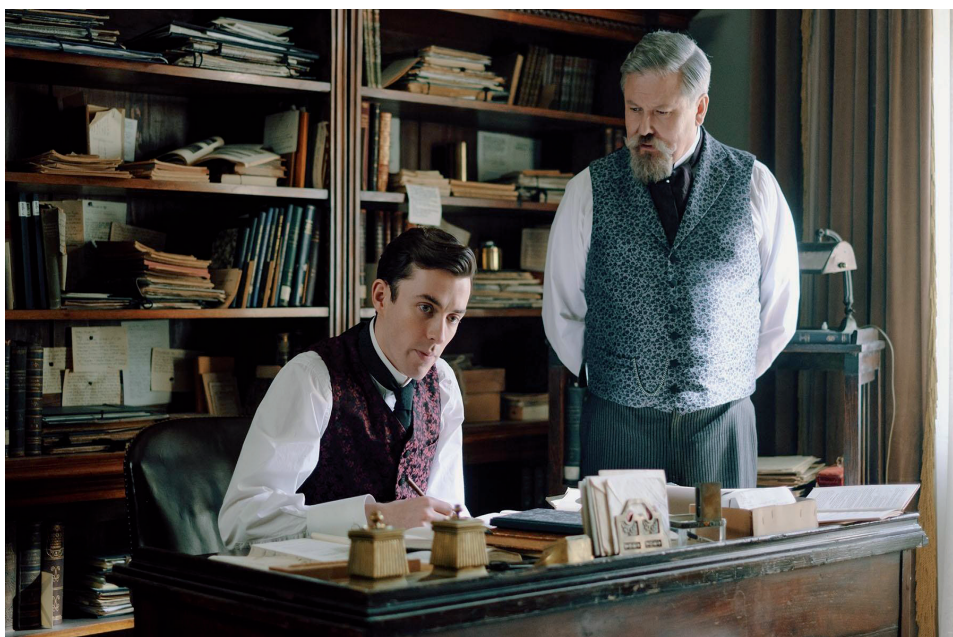
Dans la fiction policière, à l'écrit ou à l'écran, les émules de Sherlock Holmes, sous de multiples formes, sont nombreux. La sensation de copié-collé donnée par les personnages et les narrations à la Conan Doyle suscite souvent soupirs et ennui. La mini-série *Vienna blood* (Les carnets de Max Liebermann, adapté des romans de Frank Tallis), située en 1906 à Vienne, pourrait à première vue tomber dans ce travers. Mais à y regarder de plus près, les créateurs n'auraient-ils pas plus réfléchi que certains de leurs collègues à la façon de créer un univers original sans renier l'écrasante matrice ?



Passons sur la communauté des créateurs et interprètes (Matthew Beard, l'un des deux acteurs principaux, était au casting du *Dracula* des très sherlockiens Steven Moffat et Mark Gatiss, et Stephen Thompson, le showrunner, est le scénariste de plusieurs épisodes du *Sherlock* BBC) et regardons si nous retrouvons plus précisément le canevas holmésien dans ces trois épisodes d'une heure trente chacun.

### Une filiation plutôt bien assumée

Nous retrouvons le duo d'enquêteurs mal assortis et que rien ne prédestinait à se rencontrer ni à travailler ensemble : le tout jeune et un rien arrogant étudiant en médecine Max Liebermann, issu d'une riche famille de négociants juifs, et le policier haut gradé mais quelque peu dépassé

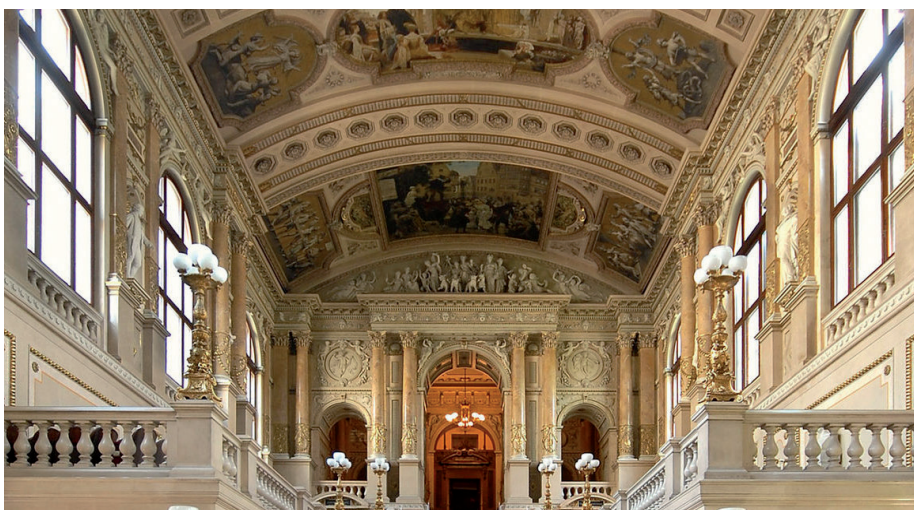




Oskar Rheinhardt, d'origine plus modeste. Autre renversement de taille, le médecin se montre cette fois le plus perspicace, tandis que le détective officiel est le plus balourd. Tout d'abord gêné, puis secoué par cet étudiant observateur qu'on lui impose comme comparse, le policier retrouve la flamme... Une fois ceci posé, les observations d'indices invisibles à première vue et les déductions habiles sont d'un classicisme holmésien totalement assumé, mais c'est pour notre plus grand plaisir.

### Un contexte historique passionnant

En effet, malgré le modèle quelque peu encombrant, la série s'émancipe et trouve sa voie, grâce à des enquêtes bien ancrées dans un contexte historique, social, artistique et philosophique soigneusement reconstitué : beaucoup de personnages et de situations secondaires sont bien dessinés et nous dévoilent, à travers notamment l'itinéraire des Liebermann, l'antisémitisme latent de cette Autriche-Hongrie finissante, et ses tensions sociales ou géo-



Plafonds du Burgtheater de Vienne, créés par Gustav Klimt

d'étudiant de Max. On objectera que les guérisons express de patients par les nouvelles méthodes appliquées par Max ne sont pas très réalistes. Cependant, il s'agit là d'une petite licence narrative à laquelle bien d'autres séries « scientifiques » nous ont habitués... Enfin, la renommée artistique de l'empire encore dirigé d'une main de fer par le vieux François-Joseph n'est pas oubliée: l'œuvre des peintres, directement montrée - celles de Klimt dès le premier épisode - ou inspirant les décors et les personnages ou encore le travail des musiciens comme Mahler sont à l'honneur. Avec ce cadre pertinent, mis en scène avec rythme, les auteurs auraient même pu se dispenser de ces figures imposées, que l'on trouvera plus ou moins pertinentes et bien menées : des hésitations sentimentales pour Max ou une perte tragique dans le passé d'Oskar. On trouvera sans doute davantage de réussite dans le mélange habile des histoires personnelles et des enquêtes principales, là aussi pratique narrative fréquente du récit policier, mais menée ici sans lourdeur.



Terrasse à Vienne autour de 1900

politiques. L'innovation que représentait alors la recherche freudienne sur une médecine de l'âme inexistante, voire considérée comme dangereuse est évoquée lors des quelques incursions dans la vie

C'est donc un savant et agréable mélange entre un canevas familier et un univers original que ce *Vienna Blood*, ces carnets que l'on se surprend à vouloir continuer à feuilleter. Et nous ne sommes pas les seuls puisqu'une deuxième saison a été confirmée.



## INTERVIEW DE BONNIE MACBIRD



C'est la troisième fois que Bonnie MacBird répond aux questions de la Gazette du 221B. Au fil des interviews s'est créée une complicité et une connaissance de son travail qui nous permet de pénétrer à chaque fois un peu mieux l'univers de cette artiste féconde.

Elle se livre dans ce numéro sur l'esthétique et les thématiques développés dans son dernier Opus : *The Three Locks*

**G221B :** Bonjour Bonnie, je voudrais d'abord vous demander comment vous allez et comment vous vivez cette étrange période ?

**Bonnie MacBird :** Je vais bien, merci. Cela n'a pas été facile, mais j'ai conscience d'avoir de la chance. Tant de gens ont connu de grosses difficultés : perte de revenus, école à la maison ou situations familiales difficiles. Et il y a eu de vraies tragédies, beaucoup de gens ont perdu la vie. Des mariages ont été brisés, certaines personnes n'ont pas pu faire le deuil de leurs proches.

J'ai la chance de me sentir à l'abri, d'avoir un mari charmant, de disposer d'assez de ressources pour manger et la possibilité de continuer à travailler pendant ce long confinement. Je suis consciente et reconnaissante de tout cela... Profondément reconnaissante.

**G221B :** Quel effet ce long confinement a-t-il eu sur votre créativité ?

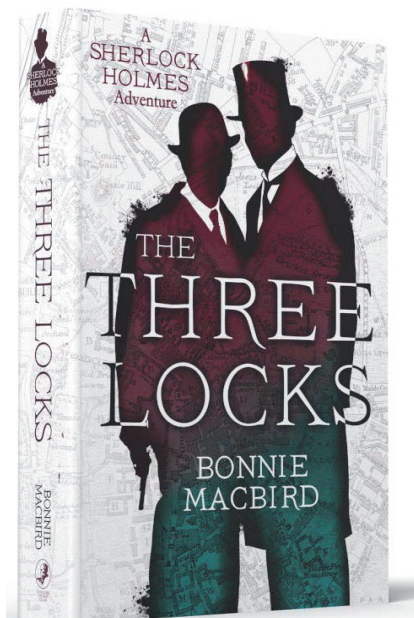
**BMB :** Aucun ! Si ce n'est qu'un second voyage de recherche que je devais faire à Cambridge a dû être annulé. Mais j'ai pu travailler efficacement et dans de bonnes conditions pendant le confinement. Quand j'écris, j'échappe à mon environnement pour me concentrer sur la page, alors tant qu'il y a du café et pas trop de bruit extérieur, je peux travailler. Comme Holmes, je suis heureuse quand je m'attaque à un véritable défi et je suis anxieuse et morose quand je n'ai rien à faire. Écrire a été pour moi une façon de m'évader de la terrible réalité de la pandémie et m'a permis de tenir le coup pendant toute l'année.

**G221B :** Parlons maintenant de votre dernier ro-

man *The Three Locks*. Tandis que les trois premiers se suivaient chronologiquement (1888 pour *Art in The Blood*, 1889 pour *Unquiet Spirit* et 1890 pour *The Devil's Due*), votre dernier ouvrage « remonte le temps » jusqu'en 1887. Pourquoi avez-vous fait ce choix ?

**BMB :** C'était une demande de l'éditeur. Cela avait cependant pour conséquence l'impossibilité d'intégrer deux personnages appréciés des lecteurs : Jean Vidocq (le détective français « rival de Holmes » avec son nom usurpé et ses scandaleuses impostures) ou Heffie (Hephzibah O'Malley, la gamine des rues). Watson a noté qu'il les rencontre

pour la première fois dans *Art in the Blood* pour l'un et dans *The Devil's Due* pour l'autre. Et comme je ne veux contredire ni le Canon d'Arthur Conan Doyle, ni mon propre travail, donc pas de Vidocq ou Heffie dans ce roman. Mais on les retrouvera bientôt.



**G221B :** Même si, à l'instar des trois premiers, ce roman peut être lu indépendamment des autres, le considérez-vous comme une « préquelle » ?

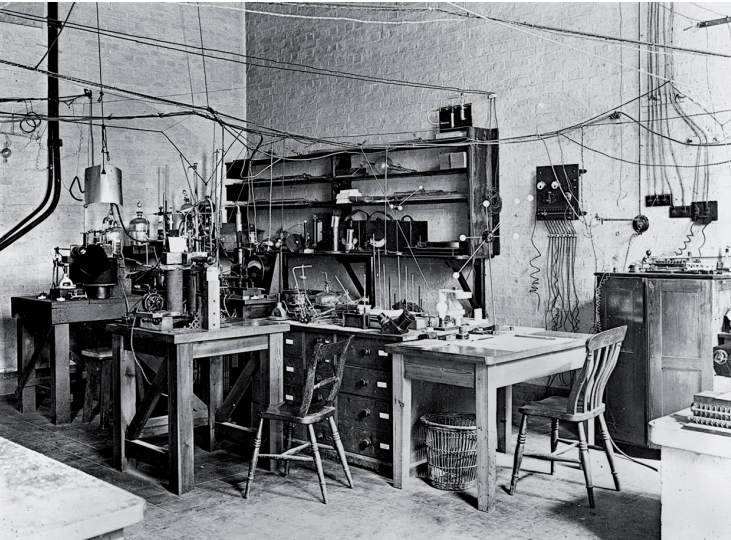
**BMB :** Non. Quand on m'a demandé une « préquelle » j'ai répondu que la rencontre entre Holmes et



Watson ainsi que le début de leur cohabitation au 221B avaient déjà été racontés par Conan Doyle dans *Une Étude en rouge*. Mon roman ne pouvait donc pas vraiment être une « préquelle ». Mais HarperCollins voulait que les lecteurs se rendent compte que mes livres sont indépendants les uns des autres et peuvent être lus dans n'importe quel ordre, comme c'est en effet le cas. Ils ont donc ajouté cette étiquette de préquelle même si je considère que ce n'est pas tout à fait juste.

**G221B** : Sans dévoiler les intrigues développées dans le livre, je peux dire que l'une d'entre elle se déroule dans le monde des spectacles de magie, et l'autre dans un laboratoire scientifique. Voulez-vous dresser un parallèle entre ces deux univers ?

**BMB** : Mais oui ! La science paraît magique jusqu'à ce qu'elle vous soit expliquée. Dans les temps anciens, tout semblait magique, jusqu'à ce que la science révèle lentement les principes de fonctionnement du monde. La fin du 19<sup>e</sup> siècle a été une période palpitante pour les inventions et l'innovation. Bien sûr, il y a encore beaucoup à découvrir et nous sommes toujours à la recherche de clés pour comprendre. Il y a aussi beaucoup à faire pour que les progrès scientifiques soient reconnus. Il est étonnant que nous ayons autant de données objectives sur la transmission des maladies et les principes de l'épidémiologie et que tant de gens restent sourds à ces arguments... Désolée, je



Le laboratoire Cavendish, à Cambridge, au début du 20<sup>e</sup> siècle

n'ai pas pu m'empêcher de glisser cette réflexion.

**G221B** : Habituellement, je vous pose des questions sur les recherches que vous avez effectuées, mais aujourd'hui, je vais vous demander comment vous créez les personnages secondaires qui peuplent vos romans. Ils sont tout à fait saisissants et originaux, sans jamais céder à la caricature.



Photo colorisée d'un serrurier de Londres autour de 1885

**BMB** : J'adore créer ces personnages. Habituellement, j'ai une idée de ce qu'ils sont censés faire, de la façon dont ils vont ralentir ou aider les héros. Mais parfois, ils prennent leur indépendance, ils débarquent sur la page, déjà entiers et autonomes et commencent à parler. Je ne les connais pas tant que je ne les ai pas vus « en action ». Mes lecteurs ont beaucoup aimé le personnage du serrurier norvégien Låse Opp, et il m'a diablement surpris quand il m'est apparu dans toute sa splendeur. Je pouvais le voir et l'entendre clairement. Je savais qu'il devait être un peu dangereux et effrayant, et qu'il aurait besoin de Holmes pour qu'il donne le meilleur de lui-même... Watson n'aurait jamais pu gérer cet homme tout seul. Et je savais qu'il exigerait quelque chose de spécial en échange de son travail pour ouvrir la boîte de Watson. Je me suis régalée avec lui. Holmes bien sûr, se montre à la hauteur, mais le Norvégien est



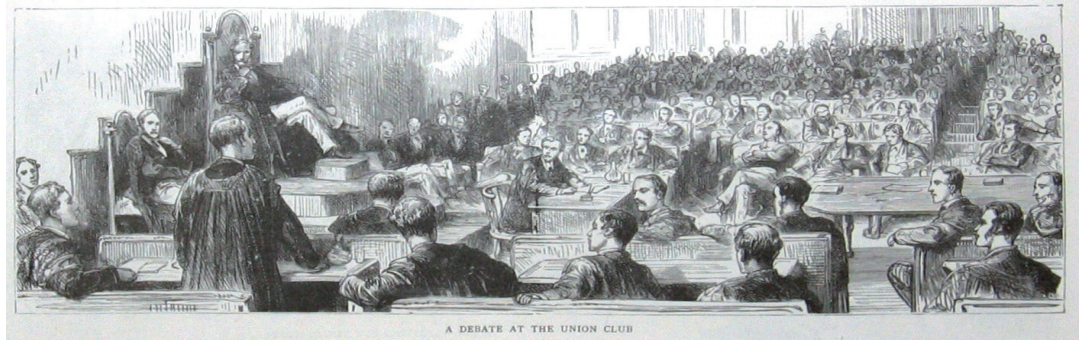
est un adversaire digne de lui. Et puis, dans ces scènes, vous aurez peut-être remarqué que plane aussi l'ombre d'un méchant anonyme.

Je me suis aussi bien amusée avec les trois jeunes prétendants de Dillie à Cambridge. Freddie Eden-Summers est inspiré par les garçons d'un club que j'ai croisés à l'université de Stanford - magnifiques, athlétiques, suintant de privilèges et de confiance en soi. Freddie est un jeune homme peu recommandable qui traite les filles comme des objets. Pendant ma première année à Stanford, je logeais dans un dortoir avec d'autres filles de mon âge. Une nuit, les garçons d'un club sont venus avec des roses rouges et les ont laissés devant la porte de certaines filles, mais pas toutes, seulement celles qu'ils trouvaient « jolies ». Quelle bande d'idiots ! Celles d'entre nous qui ont reçu une rose aussi bien que celles qui en n'en ont pas reçu ont eu la même réaction : nous étions furieuses ! Les fleurs furent retournées à leurs expéditeurs. Bien sûr, tous les garçons des clubs ne sont pas comme ça et Freddie n'est pas une représentation universelle non plus. Les gens sont nuancés, fort heureusement. J'ai également adoré créer Leo Vitaly, le jeune étudiant en physique à la limite du syndrome d'Asperger. Je voulais que Holmes se reconnaisse un peu dans ce jeune homme, qu'il voit en lui l'étudiant en sciences qu'il aurait pu être... Dans la vie, je fréquente beaucoup de scientifiques, c'est donc le genre de personnes que je connais bien... Mais ce Léo Vitaly, le connaissons-nous vraiment si bien que cela ?

**G221B :** Comme dans *The Devil's Due*, vous abordez les questions sociales et même politiques qui agitaient l'époque victoriennes. Est-ce un aspect auquel vous tenez ?

**BMB :** *The Three Locks* m'a permis d'évoquer de façon intéressante la situation des femmes à l'époque. C'était un sujet brûlant à Cambridge à la

fin du 19<sup>e</sup> siècle. Mais ce n'est pas pour cela que j'ai choisi d'y placer une des intrigues. Les romans holmésiens ne doivent pas, à mon sens, être vecteurs de polémiques. Ils ne sont pas censés refléter mon point de vue. Ce sont des ouvrages de pur divertissement mais en tant que lectrice, j'aime qu'un peu de réflexion accompagne le frisson, même dans un roman d'aventures et de mystère. En tant qu'auteur, je cherche donc à enrichir le récit en ancrant les événements dans ce qui se passait réellement à l'époque.



Club d'étudiants de Cambridge - 1887

La fin du 19<sup>e</sup> siècle, comme l'époque où nous vivons aujourd'hui, a vu survenir de grands bouleversements et de changements dans les sciences, dans la technologie et dans l'ordre social.

J'ai voulu aussi aborder les conséquences que peuvent avoir les secrets enfouis. Dillie et Borelli souffrent tous deux de devoir cacher leurs sentiments à ceux qui les aiment .... Quant à Watson, vous devez lire le roman pour en savoir plus sur le verrou qui le préoccupe. J'ai joué avec le mot « lock », qui veut dire à la fois boucle, serrure, et écluse. Je me suis renseignée sur l'écluse de Jésus qui se trouve à Cambridge, car ce nom m'a troublée. Je l'ai ensuite visitée et j'y ai tout de suite vu le danger. En effet, le corps d'une jeune femme y avait été retrouvé la semaine précédant mon arrivée ! Une scène d'action a commencé à se former dans mon esprit.

*The Devil's Due* abordait de façon évidente les questions politiques et sociales de l'époque victorienne. C'était peut-être dû au fait que ce livre a été écrit dans une période où j'étais régulièrement en rage contre le président des Etats-Unis.

J'ai créé un odieux tyran avec le personnage de Titus Billings, un homme qui croit vraiment les propos de cet immonde (mais réel) tract et qui représente ce que je déteste le plus : le tyran maléfaisant et ignare.



L'écluse de Jésus à Cambridge

*The Three Locks*, au contraire a été écrit pendant le confinement, qui nous a, en partie, isolés à l'intérieur de nos têtes. Cela se reflète, je pense, dans un des thèmes principaux du roman qui fait plus appel à l'intimité des personnages : le prix que nous payons pour taire un secret.

Il y a aussi des aventures et de l'action, il y a plus d'action qu'on peut le croire dans les récits originaux de Conan Doyle. Dans les aventures de Sherlock Holmes, ces moments sont évoqués rapidement, et se déroulent parfois « hors scène », comme lorsque Holmes se bat et dit que son adversaire, M. Woodley « est rentré chez lui sur un chariot ». Je développe un peu plus ces scènes, mais sans m'attarder sur les blessures et les douleurs des héros. J'aime lancer des défis à Holmes et Watson et les voir monter à l'assaut.

**G221B** : Je crois avoir noté une évolution dans votre style. Il est de plus en plus concis et rythmé, tout en restant élégant. Chaque mot compte et vous parvenez à manier le pittoresque sans céder à la lourdeur. Y'accordez-vous une attention particulière ou est-ce une évolution naturelle ?

**BMB** : Ah ah, à la fois concis et élégant, il va falloir que je réfléchisse à cette notion !! Je suppose qu'on évolue sans s'en rendre compte, tout en espérant qu'on s'améliore avec le temps et le travail. J'ai en tête des objectifs très clairs et je cherche à les atteindre dans chaque roman. Conan Doyle était un génie de la narration, il savait créer cette pulsation interne, cette énergie qui vous donne envie de tourner les pages. Pour moi, son écriture fonctionne comme le corps d'un athlète. J'essaie de reproduire ce souffle et cette vigueur tout en conservant la subtilité du raisonnement de Holmes et le regard à la fois clairvoyant et généreux de Watson sur les faits et les gens, ainsi que l'humour, qui rend le duo original si attachant. Et évidemment, il doit y avoir des déductions. Dans *The Three Locks*, je suis très fier des déductions que



fait Holmes sur la scène du Wilton Music-Hall, de la façon dont Lestrade cherche à imiter la méthode de Holmes et échoue totalement... Et aussi de la manière dont Holmes résout le deuxième crime.



Mais par-dessus tout, ce ce que j'ai voulu évoquer dans ce roman, c'est l'amitié. En cette période d'isolation et de solitude, l'amitié entre Holmes et Watson est naturellement venue à l'avant-plan...



Holmes et Watson - aquarelle de Bonnie MacBird

Au final, peut-être bien qu'un auteur ne peut pas échapper à l'air du temps.

**G221B** : Dans ce roman, vous consacrez plus d'attention à la personnalité de Watson et vous vous aventurez même dans son passé. Est-ce quelque chose que vous vouliez faire depuis longtemps ?

**BMB** : Ça me semblait le bon moment pour le faire. Le Watson créé par Conan Doyle n'est pas un personnage névrosé ou profondément perturbé. Même s'il se décrit comme un homme revenant de la guerre et souffrant de ce que l'on nomme à présent le syndrome post-traumatique, cela ne se ressent pas dans sa narration. À l'inverse, on comprend aisément que Holmes est plus complexe, il est présenté à la fois comme un héros et comme un être abîmé et c'est bien entendu un des mystères qui a fasciné les lecteurs depuis 130 ans. Dans mes trois premiers romans, on en apprend un peu sur

les premières années de Holmes (pas trop... il doit toujours rester une part de mystère autour de lui) mais cette fois, je me suis davantage centrée sur Watson. Une des intrigues tourne autour d'un élément de son lointain passé. Il est également blessé au cours de cette histoire. Certains de mes lecteurs font des commentaires sur les dangers que je fais courir à Holmes et Watson. La plupart apprécie le frisson et la solidité que cela dévoile chez les héros, mais d'autres s'inquiètent que je leur fasse traverser trop d'épreuves. J'aime le moment où le phénix renaît de ses cendres, donc j'aime les mettre face à des défis. Je pense que, dans ce livre, voir Watson à terre pendant quelques instants constitue un moment intéressant... de même que sa brève expérience avec la cocaïne.

Je me suis demandée comment je pouvais créer quelque chose qui pimente un peu l'histoire de Watson tout en respectant l'homme honnête, intelligent, fondamentalement équilibré dont nous suivons le récit avec tant de plaisir... Et puis une idée m'est venue et m'a inspiré la fin de ce roman, qui, d'après les échos que j'en ai, plaît beaucoup aux lecteurs.

**G221B** : Est-ce une voie que vous comptez continuer à explorer ?

**BMB** : Je pense que c'est important, quand on écrit tout un roman sur Sherlock Holmes, de s'attarder sur les personnages un peu plus qu'on ne le ferait dans une nouvelle. J'ai pas mal de choses en tête à propos des deux héros... donc, oui, il y a de bonnes chances pour que j'y revienne.

**G221B** : Le titre de votre prochain roman a déjà été annoncé : *The Serpent Under*. Avez-vous commencé à l'écrire. Pourriez-vous nous donner un petit avant-goût ?

**BMB** : J'ai commencé à faire mes recherches... *The Serpent Under* va examiner pourquoi et comment nos proches peuvent nous trahir, comment le mensonge affleure à la surface. J'ai bien entendu l'intention de plonger mes héros dans des eaux troubles... Et, même si on sait qui va gagner à la fin, voir comment et à quel prix ils s'en sortent sera le sel du roman.

## RÉFLEXIONS SUR *LES SIX NAPOLÉONS*

Serait-ce le bicentenaire de la mort de l'empereur français qui a inspiré Robin Rowles ? Ce mois-ci, notre historien et guide conférencier à Londres nous livre une étude sur l'affaire qui mena Sherlock Holmes à retrouver la perle noire des Borgia.



Robin ROWLES  
Sherlock Holmes society of London  
Guide de Sherlock Holmes Walks  
Londres  
Twitter: @SherlockWalks

L'aventure des Six Napoléons a un certain nombre de thèmes communs avec *L'Escarboucle bleue*. Ces deux aventures démarrent assez lentement. Dans le cas de *L'Escarboucle bleue*, le cœur de l'histoire, c'est-à-dire le vol du bijou, se déroule juste avant Noël et l'enquête ne débute qu'après les festivités. Dans *les Six Napoléons*, la perle noire des Borgia a été volée plus d'un an avant qu'Holmes et Watson ne s'en mêlent. Les deux aventures sont également structurées autour de la quête d'un voleur concernant le parcours d'un bijou vagabond. L'un d'eux se lance dans une chasse à l'oie tandis que l'autre casse littéralement tout ce qu'il touche. Cependant, aucun des

Watson, adoptant la position de l'expert, explique alors la théorie de l'idée fixe, ou monomanie, qui peut s'appliquer à tout ce qui touche à Napoléon.



En cela, Watson a partiellement raison. Après la défaite de Waterloo, l'empereur déchu fut exilé, sous bonne garde, sur l'île de Saint-Hélène. Mais ceux qui pensait qu'il s'agissait là de la fin de Napoléon se trompaient lourdement. Après son exil et sa mort, le culte de Napoléon se répandit. Il perdure encore de nos jours et se manifeste en politique, en histoire, en art et littérature. Napoléon, tout le monde s'accorde sur ce point, est une de ces figures historiques controversées, que l'on peut aimer ou détester, mais qui ne laisse personne indifférent.

« Bien que ce soit de la folie, il y a malgré tout de la logique. » (*Hamlet*, Acte 2, Scène 2)

Bien entendu, Holmes utilise le raisonnement logique pour réfuter l'explication de Watson et Lestrade. De toutes les statues de Napoléon se trouvant à Londres, pourquoi le bandit consacrerait-il toute son énergie à briser celles provenant d'une petite production de six bustes ? Comme l'illustre la citation d'Hamlet, la question est plus complexe qu'il n'y paraît et Holmes repère immédiatement le procédé. Pour Lestrade, ce n'est qu'un acte de vandalisme mineur, pour Watson, un symptôme de monomanie ; mais Holmes voit au-delà de cette



Illustration in *The World's Fiction Magazine*  
(28 may 1911)

deux hommes ne trouvent ce qu'ils cherchent et les deux bijoux finissent par atterrir à Baker Street.

« À mon avis, cela relève du domaine du docteur Watson plus que du nôtre ! »

Lestrade, soutenu par Watson, pense d'abord que le malfaiteur est obsédé par Napoléon Bonaparte.

apparente folie. Il leur rappelle la façon dont les deux bustes appartenant au Docteur Barnicot ont été détruits. Le premier fut déplacé du hall de la maison du docteur et brisé à l'extérieur tandis que le second fut cassé dans le cabinet médical vide, où le malfaiteur ne pourrait pas être dérangé. Ce dernier a su se montrer prudent et trouver un endroit où accomplir son méfait sans crainte d'être découvert. Holmes fait également remarquer que chacun des bustes a été brisé à proximité d'une lampe, ce qui signifie que l'auteur de l'infraction avait besoin de lumière pour examiner les débris... Conclusion : il n'admirait pas son ouvrage... Il cherchait quelque chose à l'intérieur de la statue !

THE ADVENTURE OF THE SIX NAPOLEONS



« La presse, Watson, est un outil très utile, à condition de savoir s'en servir. »

Puis cette histoire passe d'iconoclaste à meurtrière. Le lecteur compatit avec Horace Harker, du Syndicat Central de la Presse (sans doute inspiré par l'Agence Centrale de Presse de Londres) qui découvre le cadavre de Pietro Venucci devant sa porte mais est trop bouleversé pour écrire ce qui aurait sans aucun doute été un scoop. Cependant, quelques pages plus loin, on apprend qu'il a malgré tout publié un compte



Je me hâtai d'aller chercher une lumière et je trouai un malheureux...

rendu dans lequel il est écrit que Holmes et Lestrade s'accordent sur le fait que la destruction des bustes est l'œuvre d'un déséquilibré. Le commentaire désinvolte de Holmes à ce propos laisse à penser que c'est lui qui a soufflé cette information à Harker.

« Je suggère que vous suiviez votre voie, et moi la mienne »

À ce stade de l'enquête, chacun a sa théorie. Morse Hudson, le propriétaire rougeaud de la boutique où les bustes ont été achetés accuse les nihilistes, les anarchistes et même les socialistes radicaux. À l'instar de Watson, il a partiellement raison. La fin du 19<sup>e</sup> et le début du 20<sup>e</sup> siècle voit une multiplication des attentats anarchistes et une flambée des crimes en général. Mais Hudson fait erreur car en réalité, les attaques contre « l'Establishment » étaient à l'époque plutôt perpétrés par le groupe des *fenians* (nationalistes irlandais) ou des dynamiteurs et ces derniers étaient plus enclins à faire tout exploser qu'à casser des statuette de plâtre d'une valeur de quelques shillings.

Du reste, Lestrade, lui aussi, a abandonné la piste napoléonienne et s'intéresse plutôt à un lien entre la Mafia et la victime du meurtre. À vrai dire, l'inspec-



# La Gazette du 22/B



-teur de Scotland Yard soupçonne même Sherlock Holmes de développer une obsession concernant les bustes brisés.

« Les bustes ! Vous ne voyez que cela. Au fond, ce ne sont que des larcins insignifiants qui méritent, tout au plus, six mois de prison. C'est sur le meurtre que porte notre enquête et je tiens, désormais, tous les fils en main. »

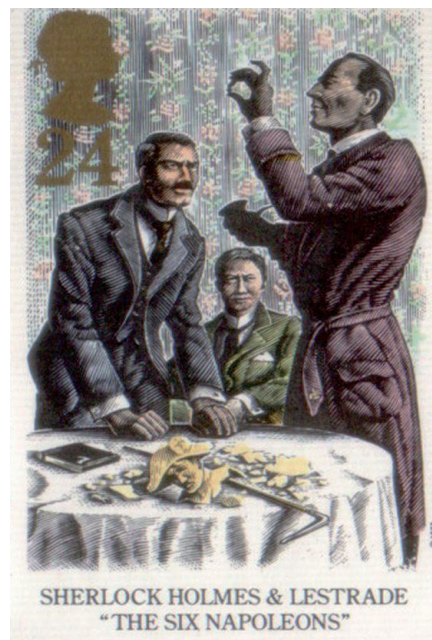
Holmes, bien entendu, écarte habilement les théories selon lesquelles le criminel est un déséquilibré ou un anarchiste. Il a identifié Beppo, l'ouvrier qui travaillait pour la manufacture Hudson & Gelder où les statuettes ont été fabriquées, comme étant le dénominateur commun de tous les crimes.

Lestrade, malgré tout accepte l'invitation de Holmes à passer la nuit à monter la garde à Chiswick et même à simuler une effraction.

**« Comme je vous l'ai dit, Il y avait deux chances sur trois que la perle ne s'y trouve pas. »**

Holmes, en joueur averti, a fait le pari que la prochaine tentative de Beppo aurait lieu à Chiswick plutôt qu'à Reading. Beppo, tout voleur et meurtrier qu'il soit, n'en est pas moins intelligent et logique.

Chiswick est plus proche de Londres et si le buste qu'il cherche s'y trouve, sa quête sera terminée. Une fois encore, Holmes se met dans la tête du criminel et imagine ce qu'il ferait dans de telles circonstances. Mais la capture de Beppo ne signe pas la fin de l'enquête, et encore moins celle de l'intrigue. Un des bustes de Napoléon manque encore à l'appel. Holmes achète celui-ci à Monsieur Sandeford, de Reading, pour £10 ( ce qui correspond à peu près à £1000 de nos jours) bien que ce dernier proteste car il l'a acquis pour seulement 15 shillings ( soit £75 à £90 d'aujourd'hui)



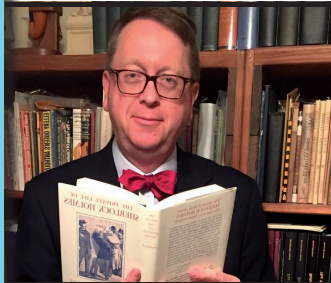
Il parvient également à faire en sorte que Sandeford renonce, devant témoins, à tous ses droits sur la statuette. Cette scène, dans l'épisode de la série *Sherlock Holmes* de la BBC avec Douglas Wilmer, est décrite comme « ayant plus l'air de la signature d'un traité international que d'une vente ».

Puis Holmes, au grand étonnement de Watson et Lestrade, pulvérise son acquisition... et démontre une fois encore qu'il y a une logique dans cette folie quand se révèle au grand jour la perle noire, que Beppo avait volée et dissimulée à la hâte dans une des statuettes du lot qu'il fabriquait à Gelder & Co.

*Note de l'auteur : Tous mes remerciements à Martin Lancaster et à Sébastien Le Page pour les informations sur le culte de Napoléon.*



## INTERVIEW DE RAY BETZNER



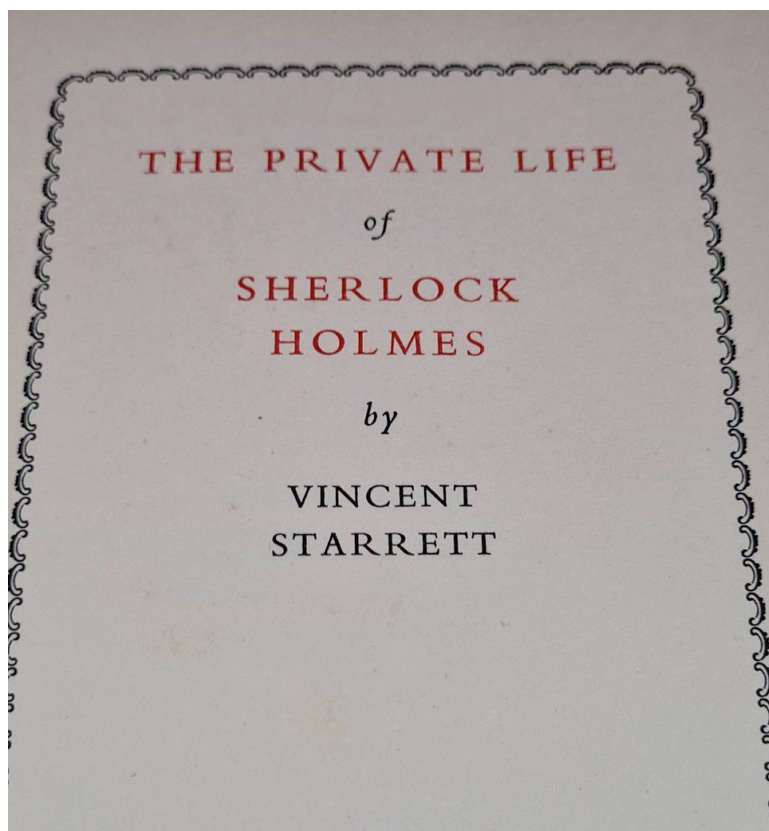
Bien qu'il n'y parle quasiment jamais de lui-même, une visite sur le blog de Ray Betzner pour se faire une idée du personnage. [Studies in Starrett](#), à l'image de son auteur, recèle des trésors d'humour et d'érudition. On comprend rapidement comment la personnalité de Vincent Starrett a pu faire écho en lui. Il a accepté, pour La Gazette du 221B, d'évoquer la vie et l'œuvre de cet holmesien hors du commun.

**G221B** : Bonjour, nous allons commencer par la question traditionnelle : pouvez-vous vous présenter et nous raconter votre parcours holmésien ?

**Ray Betzner** : Je suis né près de Pittsburgh en Pennsylvanie dans les années 50. J'ai fait des études de journalisme à l'université de Virginie-Occidentale. Puis j'ai travaillé comme reporter pour des quotidiens de Virginie et de Virginie-Occidentale pendant les dix premières années de ma carrière. Je me suis ensuite reconverti dans le domaine des relations publiques pour les grandes écoles et les universités. À l'heure où vous publierez cet article, je viendrai tout juste de prendre ma retraite du poste de vice-président associé de la Temple University de Philadelphie. Entre temps, j'ai épousé mon amour de jeunesse, qui ne s'intéresse malheureusement pas du tout à Sherlock Holmes. Nous avons un fils qui vit avec sa famille en Virginie et nous allons y déménager fin 2021.

En ce qui concerne mon parcours holmésien, mon tout premier souvenir est la découverte de deux livres à la bibliothèque de mon quartier quand j'étais adolescent. Le premier était *L'intégrale de Sherlock Holmes* avec une introduction de Christopher Morley. J'étais fasciné par Sherlock Holmes et son intelligence hors du commun. Il avait la faculté de relier les indices entre eux comme personne, et je trouvais ça magique. Il était toujours calme et maître de la situation... soit l'exact opposé de l'image que j'avais de moi-même à l'époque.

L'autre livre était l'édition de 1960 de *La Vie privée de Sherlock Holmes* de Vincent Starrett. Il comportait un chapitre sur les *Baker Street Irregulars*, un groupe d'admirateurs de Sherlock Holmes fondé par Morley qui se réunit tous les ans à New-York.



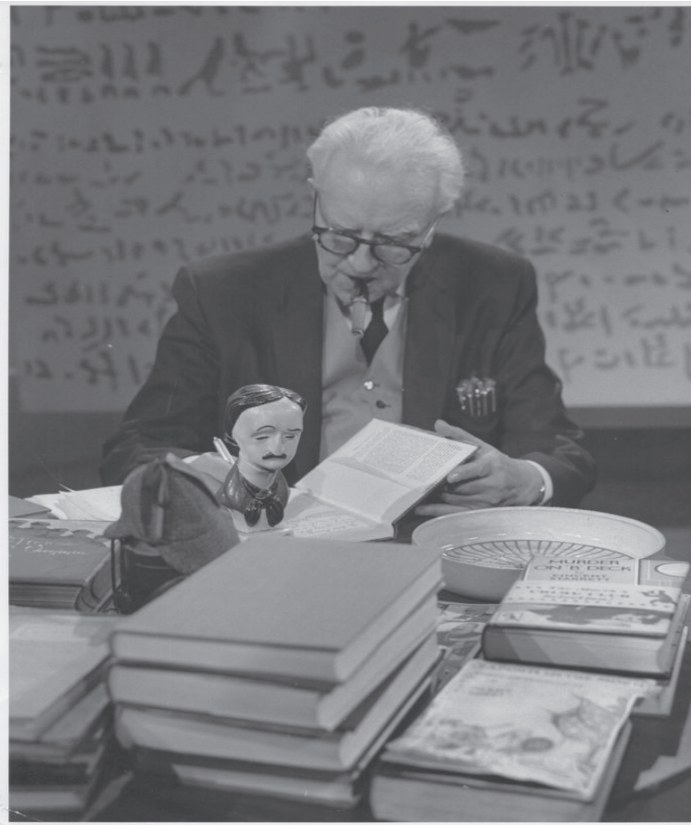
L'idée que des adultes érudits, facétieux et fraternels puissent s'amuser avec les aventures de Sherlock Holmes avait quelque chose de grisant. J'avais secrètement envie de faire partie de ce groupe et je m'émerveille encore d'être aujourd'hui un des leurs

Puis, à l'université, j'ai trouvé un exemplaire du *Baker Street Journal* et j'ai découvert qu'il y avait un scion (un club régional associé aux BSI) dans ma ville. J'ai fait une interview de son dirigeant, Andrew Fusco, pour le journal de l'université et il m'a invité à une réunion. Nous sommes toujours bons amis. C'est lui qui m'a donné l'adresse de John Bennet Shaw. Et John m'a définitivement ouvert les portes de l'univers de Sherlock Holmes.



**G221B :** Qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé chez Vincent Starrett, au point d'avoir envie de lui consacrer un blog ?

**Ray Betzner :** Comme je vous l'ai dit, l'ouvrage de Starrett *La Vie privée de Sherlock Holmes* a eu un énorme impact sur moi. Par la suite, je me suis procuré une réédition de l'original de 1933, et je suis de nouveau tombé amoureux de ce livre. J'aimais la façon dont Starrett pouvait passer d'une analyse sérieuse sur la création de Sherlock Holmes par Conan Doyle à un exercice de style où il considère Sherlock Holmes comme un personnage réel. Starrett était très doué pour passer d'un monde à l'autre. Comme le disait John Bennet Shaw : « La frontière est mince entre la fiction et la réalité,



Vincent Starrett lors d'une séance d'autographes

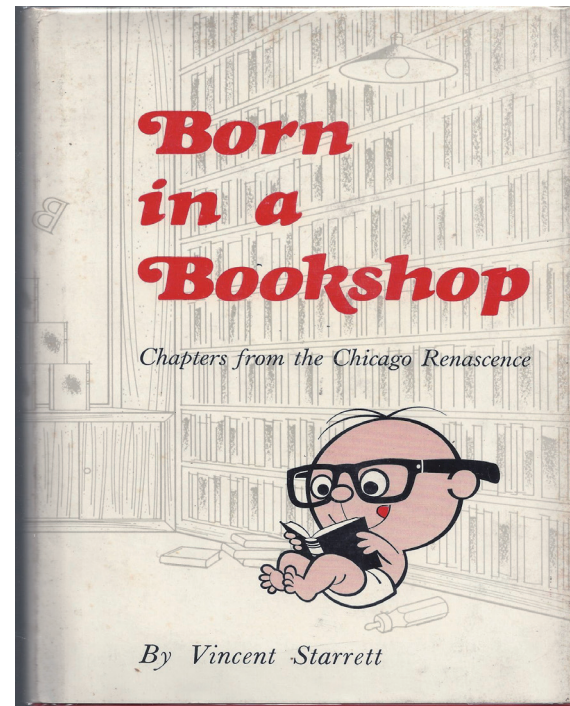
et nous sommes là pour l'abolir » Starrett était un poète qui a écrit sur Sherlock Holmes avec beaucoup d'amour et de ferveur. Voyez comment il a clos un chapitre de *La Vie privée* : « Il n'y aura jamais de tombeau au nom de Sherlock Holmes ou de Watson. Ne vivent-ils pas à Baker street pour l'éternité ? N'y sont-ils pas dès l'instant où quelqu'un prend sa plume ? Dehors, les fiacres

bringuebalent sous la pluie, et Moriarty peaufine son prochain plan diabolique. A l'intérieur, le charbon brule dans la cheminée et Holmes et Watson goutent un repos bien mérité. Ils vivent donc encore pour tous ceux qui les aiment, dans un recoin romantique de notre cœur, dans une parcelle nostalgique de notre esprit, où nous sommes toujours en 1895. ». Cela reflète tout à fait ce que je ressens à propos de Holmes.

**G221B :** Comment Vincent Starrett a-t-il découvert l'univers de Sherlock Holmes ?

**Ray Betzner :** Starrett a commencé à lire très jeune et adorait les récits d'aventure. Un jour, en farfouillant dans la maison que partageaient deux de ses tantes à Toronto, il découvrit un coffre rempli de vieux livres. Un recueil des premières aventures de Holmes s'y trouvait et il a été subjugué. Voilà comment il décrit cet épisode dans son autobiographie *Born in a Bookshop* (non traduit en français) : « Je m'assis avec [ce livre] sur les premières marches, inondé par l'éclat du soleil d'été. Mes tantes allaient et venaient sur le perron juste au-dessus de moi, mais, selon les termes des vieux auteurs bibliques, je ne les entendais point. J'étais encore en train de lire Sherlock Holmes lorsqu'on alluma les lumières à l'intérieur de la maison et qu'on m'appela pour dîner. Ce fut le début d'une histoire d'amour

avec Holmes qui devait durer toute ma vie. »





**G221B :** Comment choisissez-vous les sujets abordés dans votre blog et comment menez vous vos recherches ?

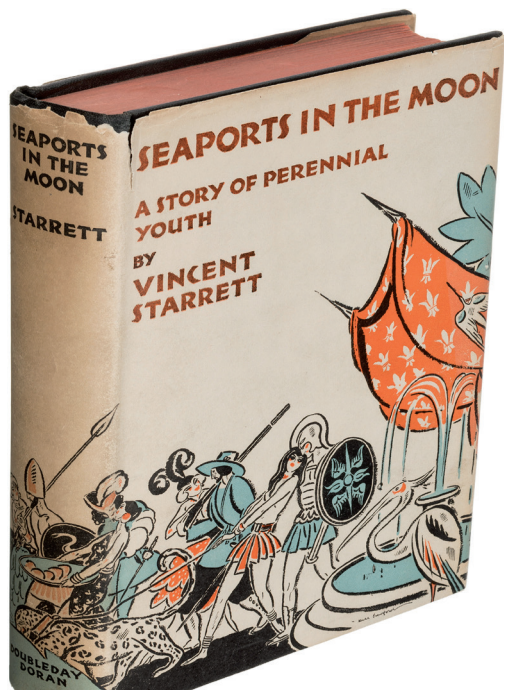
**Ray Betzner :** Vous êtes les premiers à me poser cette question et je suis un peu gêné de devoir vous avouer que je choisis les sujets sans rime ni raison. Le plus souvent, je lis un texte de Starrett et je m'interroge sur ce qui se passait dans sa vie à ce moment-là ou comment ses opinions sur certains auteurs ou certains sujets ont pu évoluer tout au long de sa longue vie (Starrett, né à l'époque victorienne, est mort en 1974). L'élaboration de ses œuvres m'intrigue également. Je me suis plongé dans la genèse de ses principaux travaux, en particulier *La Vie privée* et son célèbre poème 221B. Ces billets sont ceux qui ont eu le plus de succès sur mon blog. Pour mes recherches, j'ai constitué une solide collection de livres de ou consacrés à Starrett, ainsi qu'une bibliothèque holmésienne tout à fait honnête et bien entendu, je fais des recherches en ligne. Rien ne me rends aussi heureux que d'être enseveli sous les livres et les coupures de presse et d'en extraire les informations qui pourront apporter un nouvel éclairage sur un aspect de la vie de Starrett.

**G221B :** Starrett s'est frotté à de nombreux genres littéraires, de la fiction à la critique en passant par la poésie. Comment se définissait-il lui-même ?

**Ray Betzner :** C'est une excellente question. Avant tout, il se considérait comme un poète. C'est pourtant dans ce domaine qu'il a connu le moins de succès, mais il trouvait qu'il donnait le meilleur de lui-même dans ses poèmes. Ses essais sur la littérature arrivent peu après dans l'ordre de ses préférences. Il pensait qu'il avait pour mission de faire aimer les œuvres et leurs auteurs.

Un des motifs récurrents de son œuvre, de ses premiers essais à ses travaux plus tardifs est l'amour des livres et leur influence sur nos vies. Un de ses premiers essais sur la bibliophilie, publié dans *Penny Wise and book foolish* montre Starrett au sommet de son art. (ndt : jeu de mot intraduisible en français à partir de l'expression « penny wise and pound foolish » signifiant « économies de bouts de chandelles »)

Il était aussi très connu comme auteur de littérature policière dans les années 20 et 30 pendant lesquelles il a publié des douzaines de nouvelles et quelques romans. Starrett



arrêta d'en écrire au milieu des années 30, quand les polars basés sur le raisonnement qu'il affectionnait furent éclipsés par le roman noir. Le roman qu'il préférait est sans doute le moins connu du grand public : *Seaports in the Moon* (non traduit en français). C'est un conte où des figures historiques et des personnages de fiction cherchent sans fin la fontaine de Jouvence. C'est malicieux, plein d'humour et de verve, sans doute en avance sur son temps..

**G221B :** Son écriture oscille entre fantaisie et mélancolie. Est-ce révélateur de sa personnalité ?

**Ray Betzner :** C'est une question perspicace. L'enfance de Starrett est passée d'une ambiance stable et aimante quand il vivait à Toronto à une vie chaotique quand son père a décidé de faire déménager sa famille. À partir de ce moment-là, ils déménagèrent presque tous les ans. Collectionner les livres a été, pour le jeune Vincent, un moyen de retrouver un semblant de stabilité.

Mais il avait aussi un côté impétueux. Adolescent, il est parti pour Londres, se faisant embaucher comme laveur d'étable pour payer son voyage. Sur le chemin du retour, il mourait tellement de faim qu'il dut se résigner à contacter ses parents. Ce fut un cruel revers pour lui.



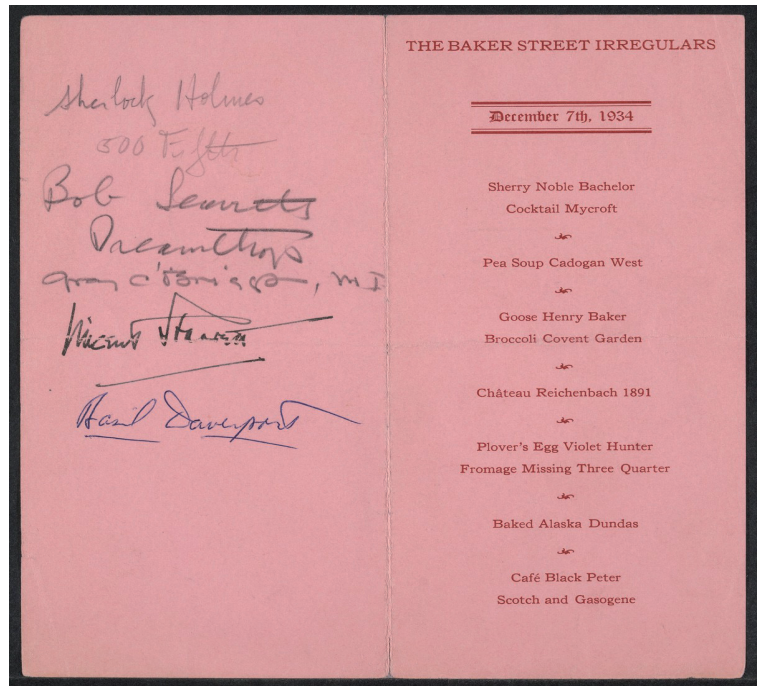
Son premier mariage ne fut pas heureux, et il divorça pour épouser l'amour de sa vie, Rachel (Ray) Mortimer. Ils étaient très amoureux, mais Rachel était émotionnellement fragile et Vincent a dû prendre soin d'elle comme il le pouvait dans cette période où les troubles mentaux étaient mal connus...

Enfin, il ne parvenait pas à contrôler ses achats compulsifs de livres et a connu des soucis financiers à cause de cette passion. Starrett était plus cigale que fourmi et dépensait l'argent aussi vite qu'il le gagnait. Il a été obligé de vendre une bonne partie de sa collection à plusieurs occasions... et, évidemment, ça lui fendait le cœur. Les livres étaient sa passion et sa ruine.

Mais tout au long de ses épreuves, il a toujours trouvé du réconfort dans les aventures de Sherlock Holmes et dans la camaraderie qui le liait à d'autres fans de Holmes.

**G221B :** A-t-il rencontré d'autres holmésiens de la première heure, comme Ronald Know, Christopher Morley, Edgar Smith etc. ? Quelles étaient leurs relations ?

**Ray Betzner :** Je ne sais pas s'il est entré en contact avec Knox. Je ne me souviens pas avoir vu une correspondance entre les deux hommes. C'est *La Vie Privée de Sherlock Holmes* qui a réuni Starrett et Morley. Morley reconnut instantanément en Starrett un passionné de Holmes dont l'enthousiasme pour les 60 histoires était égal au sien. Il invita Starrett au premier dîner officiel des Baker Street Irregulars. Ils restèrent amis et ont correspondu régulièrement jusqu'à la mort de Morley. *La Vie Privée* a également attiré l'attention d'Edgar W. Smith, qui admirait le livre mais avait des idées arrêtées sur Holmes différentes de celles de Starrett. Il ne fallut pas longtemps avant que ces trois-là ne deviennent les premiers ambassadeurs officiels de l'univers de Sherlock Holmes aux États-Unis. Starrett a également interviewé Conan Doyle au cours d'un de ses déplacements aux États-Unis. Il voulait parler de Sherlock Holmes, mais Sir Arthur, lui, était entièrement focalisé sur la question du spiritualisme...



Menu du BSI dinner de 1934, signé entre autres par Vincent Starrett © Harvard Library

**G221B :** Comment s'est passé ce premier dîner des BSI ? Pourquoi Starrett n'a-t-il participé à aucun autre ?

**Ray Betzner :** C'est une histoire un peu triste. Comme je l'ai indiqué tout à l'heure, Rachel, la femme de Starrett, était émotionnellement fragile et ne supportait pas d'être séparée de lui, même pour quelques jours. Par ailleurs, ses perpétuels soucis financiers l'empêchaient de s'offrir le voyage de Chicago à New-York tous les ans. C'est pourquoi il a fondé « Les chiens des Baskerville » (sic) qui étaient, selon lui, les « Chicago Irregulars ». C'était sa façon de profiter des plaisir d'une confrérie sherlockienne sans avoir besoin de quitter sa ville et son épouse.

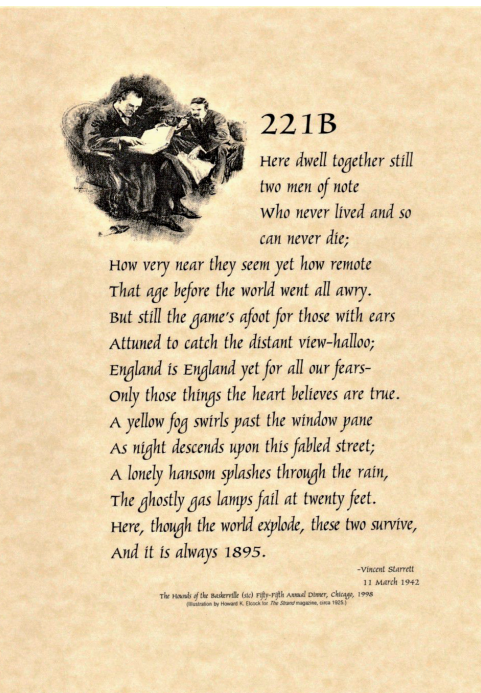
**G221B :** Quels sont selon vous les ouvrages holmésiens majeurs de Starrett ?

**Ray Betzner :** Je dirais qu'il y en a trois. Celui qui a eu le plus d'influence est sans doute *La Vie privée de Sherlock Holmes*. Ce recueil pose Conan Doyle et Sherlock Holmes comme des sujets dignes d'être étudiés, et ce avant même que les *Baker Street Irregulars* et le *Baker Street Journal* n'existe. Il n'existait aucun ouvrage comparable aux États-Unis quand il fut publié en 1933. Et, bien qu'il ait



été publié dans les pires moment de la grande dépression, il s'en est vendu suffisamment pour qu'il y ait une seconde édition, puis une édition britannique en 1934.

Pourtant, ce n'était pas le premier ouvrage holmésien de Starrett. En 1920, il a écrit un pastiche intitulé *The Unique Hamlet* (non traduit en français) qui utilisait la structure littéraire des aventures



de Sherlock Holmes pour se moquer gentiment des collectionneurs de livres.

*The Unique Hamlet* a été publié en une centaine d'exemplaires seulement, et c'est sans doute l'aventure de Sherlock Holmes

la plus connue, en dehors de celles écrites par Conan Doyle. Les éditions originales se vendent des milliers de dollars quand ils apparaissent sur le marché... ce qui arrive très rarement.

Enfin, il y a le fameux sonnet 221B, écrit pendant la seconde guerre mondiale. C'est une réflexion mélancolique sur tout ce qui a été perdu au cours de cette guerre, mais c'est aussi un hommage au peuple britannique à travers Holmes et Watson, « deux hommes qui n'ont jamais vécu, et ne mourront donc jamais »

**G221B** : Lequel préférez-vous ? Et pourquoi ?

**Ray Betzner** : C'est une question difficile. C'est peut-être 221B. Ce poème me fait encore ressentir l'immensité de la perte mêlée à un espoir tragique. Starrett a rarement exprimé autant d'émotion et il a vraiment créé un classique. Il n'est pas étonnant que tant de clubs holmésiens finissent leurs réunions en le récitant.

**G221B** : Quel est l'héritage de Starrett dans le monde holmésien ? Pas seulement ses oeuvres, mais aussi son apport personnel ?

**Ray Betzner** : Il y a quelques années, j'ai entendu parler d'une jeune holmésienne qui avait été déçue en lisant *La Vie privée de Sherlock Holmes*. Le livre lui avait semblé presque puéril par rapport aux articles sur Holmes écrits de nos jours. C'est exact, mais il faut lire Starrett en se replaçant dans le contexte historique et se souvenir que l'analyse critique que nous appelons « le grand jeu » en était à ses tout débuts. Effectivement, les sujets qu'il traitait (les *untold stories* auxquelles Watson fait référence, les charmes de la vie quotidienne au 221B, la façon dont Sherlock Holmes est entré dans la culture populaire, les comédiens qui ont incarné Holmes...) ont été étudiés par Starrett avant tout le monde. Je dis quelquefois qu'il nous a appris à considérer les aventures de Sherlock Holmes avec des yeux d'enfant, mais sans mièvrerie. De bien des façons, il a posé les bases de ce que nous apprécions dans les études holmésiennes contemporaines.

Par ailleurs, Starrett a souffert du même syndrome que Sir Arthur. Ils ont écrit des ouvrages très variés, mais on ne retient d'eux que Sherlock Holmes. C'est pourquoi, dans mon blog, je parle régulièrement de ses autres centres d'intérêt, pour rappeler aux gens qu'il s'intéressait à bien d'autres choses qu'à Holmes.

Il y a aussi une chose que je voudrais préciser à propos de Starrett. Il adorait les échanges épistolaires et écrivait chaque jour des lettres à ses amis holmésiens partout dans le monde. A cette époque où les réunions holmésiennes en ligne n'existaient pas, Starrett était une véritable plateforme d'informations holmésiennes. Même quand, autour de 80 ans, sa santé commença à décliner, son enthousiasme pour Holmes était resté intact. Pour Starrett, l'amour des livres et celui de Sherlock Holmes était des « *fixed points in a changing age* »

*Propos recueillis et traduits par Fabienne Courouge*

[Le blog de Ray Betzner : « Studies in Starrett »](#)



## LA LITTÉRATURE AU TEMPS DE SHERLOCK HOLMES



par Fabienne COUROUGE  
fondatrice de la gazette du 221B  
fabienne.courouge@gazette221b.com

Conan Doyle publia les histoires de Sherlock Holmes de 1887 à 1927 et il est difficile d'imaginer une période où la société se transforma aussi radicalement. D'un point de vue artistique, les aventures du grand détective côtoyèrent les derniers romans réalistes victoriens, les *Essais* de Sigmund Freud, *La Guerre des mondes*, *À la Recherche du temps perdu* ou *Ubu roi* sur les étals des librairies...

Cette chronique examinera ce qu'en français, nous appelons d'une façon générique « la littérature policière », mais qui regroupe en réalité toute une série de sous-genres que la langue anglaise détaille : « detective fiction », « police novel », « murder mystery », « whodunnit », etc. ainsi que les faits de société qui entourent le développement de ce genre littéraire. Aujourd'hui, c'est sur les romans où les femmes mènent l'enquête que nous allons nous pencher.

### LES FEMMES DÉTECTIVES DANS LA LITTÉRATURE VICTORIENNE

A la fin des années 20, Dorothy L. Sayers regrettait, dans son introduction de l'anthologie *Omnibus of Crime* "[qu'il] y [ait] eu [...] quelques femmes détectives, mais dans l'ensemble, elles n'ont pas rencontré beaucoup de succès. Afin d'assumer leur genre, elles sont obligées de faire montre d'irritantes qualités d'intuition au détriment de l'exercice de la logique que nous recherchons dans nos romans policiers ». L'affirmation de cette grande holmésienne, hélas, reflétait davantage un préjugé communément répandu qu'une réalité historique. Un regard un peu approfondi sur le paysage littéraire de l'époque victorienne nous apprend que des héroïnes de roman ont mené l'enquête bien avant Sherlock Holmes. Nous allons ici explorer des textes provenant de trois périodes distinctes de l'époque victorienne : années 1840, 1860 et 1890, pour construire une vue d'ensemble de l'évolution du rôle des détectives féminins dans les récits policiers au fur et à mesure que le genre se développait.

#### Les premières enquêtrices

En effet, la première occurrence d'une enquête menée par une femme semble dater de janvier 1841, soit quelques mois avant *Double Assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Allan Poe. Il s'agit du roman de Ca-



Portrait de Catherine Crowe - British Musueum

therine Crowe intitulé *The Adventures of Susan Hopley or Circumstantial Evidence* (non traduit en français). Dans ce roman, Susan, simple servante, se charge de réhabiliter le nom de sa famille après que son frère Andrew ait été accusé du meurtre de son maître, M. Wentworth, puis d'avoir volé un portefeuille contenant son testament et de s'être enfui. Elle assume son rôle de détective tout en s'acquittant consciencieusement de ses responsabilités de servante pour la famille dans laquelle elle est employée à l'époque.

LE PROLONGEMENT



Par son style et ses thématiques, cet ouvrage se situe à mi-chemin entre le roman policier et le *sensation novel* en vogue à l'époque. Il semble que cet ouvrage ait été populaire et sa tonalité mélodramatique l'amena à être adapté en une pièce de théâtre quelques mois après sa publication.

On classe aussi, parmi les « proto-détectives », le personnage d'Anne Rodway dans le roman *Le Journal d'Anne Rodway* de Wilkie Collins (paru en juillet 1856 dans le magazine *Household Words* tenu par Charles Dickens).

Anne Rodway est une couturière sans fortune dont l'amie et colocataire, Mary Mallinson, est ramenée à la maison mortellement blessée par un coup à la tête. Malheureusement, la police semble bâcler l'affaire et refuse d'écouter ce qu'elle a à dire. Anne décide donc de prendre les choses en main et se lance alors à la poursuite du coupable en partant



Illustration - Le Journal d'Anne Rodway - 1856

d'un l'indice : un bout de cravate déchirée que son ami mourante serrait dans sa main. Elle est assistée dans son enquête de son fiancé, Robert, qui revient tout juste d'Amérique et ils finissent par confondre l'auteur du crime.

Si les deux romans contiennent indubitablement les éléments qui constituent la fiction policière : ils commencent par un crime non résolu et s'acheminent vers son élucidation, les deux femmes qui en sont les héroïnes ne sont pas des détectives et ne sortent pas de la sphère des métiers destinés aux femmes au milieu du 19<sup>e</sup> siècle et ne revendiquent aucun droit à ce propos. Elles ne se décident à mener une enquête que parce qu'elles sont, sinon

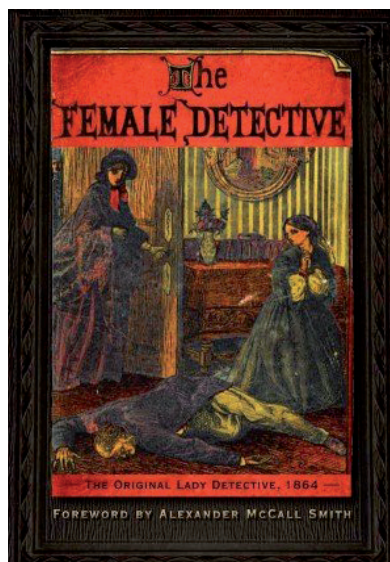
impliquées, tout du moins concernées pour des raisons personnelles et ne souhaitent rien d'autre que rétablir la justice pour leurs proches, comme peut en témoigner cette tirade de Susan Hopley : « Notre nom a été marqué du sceau de l'infamie... Ne vaudrait-il mieux pas, me dis-je, mettre fin à mes jours plutôt de que traîner le fardeau d'une existence misérable. Et pourtant, pensai-je, si je pouvais laver le nom d'Andrew ? Si je pouvais vivre jusqu'au jour où nous pourrions relever la tête et clamer à tout le monde : « Vous nous avez fait du tort ! ».

**Les premières détectives**

Deux textes de 1864, *The Female Detective* et *Revelations of a Lady Detective* sont considérés comme des jalons littéraires, car ils sont les premiers à mettre en scène des femmes détectives professionnelles. Les deux héroïnes de ces ouvrages exercent à plein temps leur métier aux côtés d'officiers de Scotland

Yard pour retrouver et appréhender les criminels. Il faut bien noter qu'il s'agit là d'une aberration chronologique car la première participation des femmes au maintien de l'ordre n'eut lieu qu'en 1883, lorsque le *Metropolitan Police Service* a embauché des surveillantes pour les femmes détenues, et ce n'est qu'en 1914 que le *Women's Police Service* a été formé, créant la première brigade d'agentes de police travaillant sur le terrain.

*The Female Detective* (dont l'auteur, Andrew Forrester Jr. est vraisemblablement un pseudonyme de James Redding Ware) fut publié, comme



c'était la mode à l'époque, sous la forme d'un journal, écrit à la première personne, relatant les enquêtes d'un détective. Il met en scène les exploits de Miss Gladden, ou « G » (son identité reste mystérieuse) qui joue de son « invraisemblance » en tant que policière pour inspecter



les scènes de crime et pourchasser les criminels tout en jouissant d'une certaine invisibilité.

*Revelation of a Lady Detective* de William Stephens Hayward, met en scène Mrs Paschal, qui au contraire, est plus encline à partager des informations personnelles avec le lecteur. Celui-ci apprend rapidement qu'elle a une quarantaine d'années et qu'elle est veuve. Mrs. Paschal, est un personnage très différent de Miss Gladden et apparaît comme audacieuse et émancipée. Pour commencer, on la voit fumer sur la couverture du roman, ce qui était considéré comme très moderne pour les femmes, même à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Elle porte un revolver, poursuit les suspects, fouille les maisons et n'hésite pas à se débarrasser de sa crinoline pour se faufiler dans les égouts lorsque son enquête l'exige.



Aussi bien Miss Gladden que Mrs. Paschal transforment leur condition féminine en atouts dans l'exercice de leur métier, dans la mesure où leur genre les rends « invisibles ». Miss Gladden affirme qu'une femme a plus de facilité à observer et écouter dis-

crètement qu'un détective homme, tandis que Mrs Paschal n'hésite à pas se faire embaucher comme

**« Les criminels peuvent être aussi bien des hommes que des femmes – et mon expérience m'a appris que lorsqu'une femme devient criminelle, elle est bien pire que ses homologues masculins, il semble donc nécessaire que les détectives soient aussi des deux sexes. »**

*Miss Gladden, The Female Detective*

servante ou se déguiser en nonne pour mener ses enquêtes (on notera au passage que ces deux méthodes seront utilisées par Sherlock Holmes trente ans plus tard). Du reste, Mrs Paschal, travaille dans un anachronique département de femmes détectives, un concept, dit-elle, qui a été inspiré par une expérience française aux résultats concluants. « Ces « policiers en jupons », dit-elle, ont connu autant de succès que l'innovateur le plus optimiste pouvait le souhaiter. »

Même si, encore une fois, les textes ont tendance à prendre un tour personnel (ils sont à la première personne, rédigés sous forme de journal ou de lettres), même si ces femmes détectives semblent encore dépourvues de vie privée, et que les auteurs semblent accorder plus d'importance à leurs ruses qu'à leurs raisonnements, ces personnages reflètent malgré tout l'évolution des rôles du travail des femmes dans la société, et démontrent au moins un intérêt pour le changement social et professionnel.

**Fin du 19<sup>e</sup> siècle : des femmes mieux reconnues et établies dans le métier de détective**

Les années 1890 marquent l'émergence de la « Nouvelle Femme », un mouvement féministe qui prône la libération des femmes de la domesticité en leur permettant de devenir professionnellement et financièrement indépendantes.

Ce mouvement s'est également reflété dans la fiction policière de l'époque et de nombreuses femmes détectives firent leur apparition sur les étals des libraires : Miriam Lea (Leonard Merrick, 1888), Loveday Brooke (C.L. Pirkis, 1893), Dorcas Dene (George Robert Sims, 1897),

# La Gazette du 22/B

LE PROLONGEMENT

Dora Myrl (M. McDonnell Bodkin, 1898), Mollie Delamere (Beatrice Heron-Maxwel, 1899), Lady Molly of Scotland Yard (Baroness Emma Orczy, 1910) et Judith Lee (Richard Marsh, 1911) pour n'en citer que quelques unes.

Leurs méthodes diffèrent peu des pionnières du genre : infiltration sous des déguisements inaccessibles aux hommes, intuition, renseignements obtenus grâce à la manie toute féminine de fureter et d'écouter aux portes (Judith Lee, enseignante pour jeunes sourds, enquête grâce à sa capacité à lire sur les lèvres). La femme détective est encore considérée comme une entorse à l'ordre social et, de façon quasi systématique, l'auteur·e se sent obligé·e d'expliquer comment ces femmes en sont venues à exercer le métier de détective, souvent pour subvenir à leurs besoins et ceux de leurs proches en l'absence du soutien d'un homme. Ainsi, le mari de Dorcas Dene est un artiste peintre devenu aveugle,

**« Bravoure? - je dirais plutôt « endurance! ». Ces deux mot ont un sens proche, mais le deuxième est moins prestigieux; - c'est sûrement dû au fait que ce sont les hommes qui écrivent les dictionnaires, et les femmes qui sont endurentes! »**

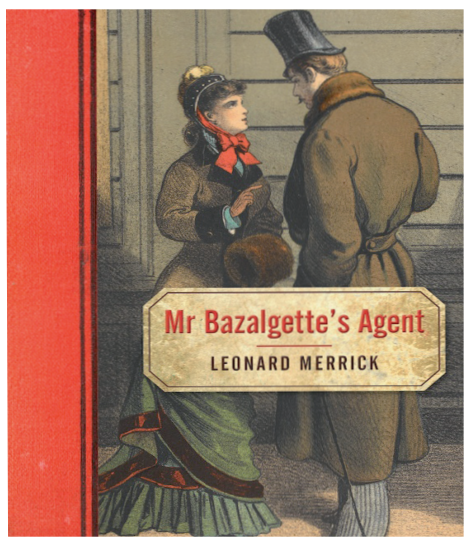
Miriam Lea, *Mr Bazalgette's agent*

Mollie Delamere est une jeune veuve et Miriam Lea répond à l'annonce de Mr Bazalgette après avoir perdu son emploi. Du reste, à l'instar de *Lady Molly of Scotland Yard* ou d'Hilda Wade, il n'est pas rare que ces femmes abandonnent leurs activités professionnelles lorsque qu'elles se marient. Cependant, elles occupent, au fil des ans, une place de plus en plus centrale dans les romans et leurs auteur·e·s n'hésitent plus à les décrire, à raconter leurs histoires ou à partager leurs sentiments. On apprend par exemple que Dora Myrl, qui a étudié à Cambridge, devient détective car elle ne parvient pas à trouver d'emploi comme médecin et que Loveday Brooke, jeune fille de bonne famille, connaît un



Loveday Brooke recevant un client  
Illustration de Bernard Higden (1893)

revers de fortune qui la laisse isolée et sans le sou. Elles semblent également plus émancipées que les toutes premières femmes détectives. Miriam Lea, l'héroïne de *Mr. Bazalgette's Agent*, est amenée à poursuivre un escroc jusqu'aux confins de l'Afrique du Sud, Judith Lee apprend le jujitsu et leurs qualités sont plus souvent reconnues. Par exemple, on apprend que l'employeur de Dorcas Dene lui laisse en héritage l'agence de détective, considérant qu'elle a les compétences pour la diriger. Quant à Loveday Brooke, à l'image de Sherlock Holmes, s'ennuie quand elle n'en-



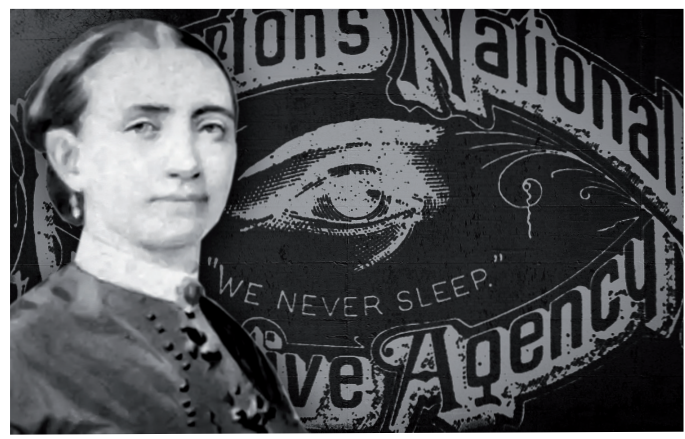
quête pas et n'a pas la moindre envie de se marier. Du reste, son employeur Ebenezer Dyers, ne tarit pas d'éloges sur elle et n'hésite pas à la décrire comme dotée « d'un esprit clair et perspicace » et d'un « bon sens qui touche au génie ».



LE PROLONGEMENT

A l'image de la Reine Victoria, qui elle aussi occupait une place traditionnellement réservée à un homme, les femmes détectives dans la littérature victorienne ont accompagné un mouvement social qui faisait, au moins un peu, bouger les lignes dans la distribution des rôles hommes / femmes partout dans le monde et nous ne pouvons résister à évoquer la première « vraie » détective embauchée à l'agence Pinkerton, aux Etats-Unis, pour montrer à quel point la fiction et la réalité se rejoignent. En 1856, Kate Warne, une jeune veuve âgée de vingt-trois ans, entre dans le bureau de l'agence de detective Pinkerton à Chicago, annonçant qu'elle se portait candidate pour le poste publié dans une annonce du journal. « Désolé, lui dit Alan Pinkerton, nous ne cherchons pas une secrétaire mais un nouveau détective ». « Je suis ici pour le poste de detective » répondit Kate Warne. Décontenancé, Pinkerton expliqua à Kate que les femmes n'étaient pas aptes être détectives,

mais la jeune femme défendit alors son cas avec éloquence : les femmes ont accès à des lieux où les hommes détectives ne peuvent



Portrait de Kate Warne

pas aller, les femmes peuvent se lier d'amitié avec les épouses et les petites amies des suspects et obtenir des informations. Enfin, observa-t-elle, les femmes ont un œil vif pour les détails. Pinkerton convaincu, l'embaucha et en 1860, lui confia la direction de son nouveau bureau des femmes détectives.

Sources : Kathleen Klein, *The Woman Detective: Gender and Genre* (1988) ; Joseph Kestner, *Sherlock's Sisters: The British Female Detective 1864 - 1913* (2003) ; Lucy Sussex, *Women Writers and Detectives in Nineteenth Century Crime Fiction: The Mothers of the Mystery Genre* (2010) ; Samuel Saunders, *Many Suitable Jobs for Women: Examining the Female Character in Victorian Detective Fiction* (2015).

Le magazine vous a plu ?  
N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux  
<https://gazette221b.com/>  
Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités  
[Groupe Facebook la Gazette du 221B](#)  
Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article  
[contact@gazette221b.com](mailto:contact@gazette221b.com)